

# CHRONIQUE HISTORIQUE

## DU NOUVEAU SUR TALLEYRAND

par A. MOLOK

E.-V. TARLÉ : **Talleyrand**, Editions de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. (Série de vulgarisation scientifique), Moscou-Léningrad, 1948, 303 pages.

La personne et l'activité de Talleyrand, — qui dirigea la politique extérieure de la France aussi bien dans les dernières années du Directoire (1797-1799), sous Napoléon (jusqu'en 1807), dans les premiers temps de la Restauration (1814-1815) que dans la période initiale de la Monarchie de Juillet (1830-1834), — ont suscité depuis longtemps l'attention des historiens, des publicistes, des écrivains. Talleyrand a inspiré des auteurs aussi différents que Stendhal, Georges Sand et Sainte-Beuve; Marx et Engels l'ont mentionné dans leurs œuvres. Il s'est ainsi formé une vaste bibliographie du sujet non seulement en français, mais dans les autres langues. On lui a consacré encore depuis quinze ou vingt ans un grand nombre de livres nouveaux (la plus importante de ces œuvres récentes est l'ouvrage en quatre volumes de l'académicien Lacour-Gayet, publié de 1930 à 1934), et c'est un signe de l'intérêt redoublé qu'on porte à celui qui a été justement appelé « le père du mensonge ». Une grande partie de cette littérature étendue et sans cesse accrue a un caractère nettement apologétique. Talleyrand est vanté et exalté surtout par les historiens bourgeois de notre temps, qui font de lui un modèle digne d'être imité à tous égards. On peut considérer comme typique en ce sens le livre d'Anna Bauman Dodd : *Talleyrand. L'école de l'homme d'Etat*, qui a paru à New-York en 1927 : l'auteur appelle Talleyrand « le grand homme d'Etat » et affirme qu'il fut « digne d'affection ».

Talleyrand est abordé tout autrement par l'académicien E.V. Tarlé dans son nouveau livre, qui a paru au printemps de 1948 et qui représente une seconde édition, entièrement revue et très augmentée, de sa biographie de Talleyrand publiée pour la première fois en 1939. La connaissance admirable de l'époque, l'attitude critique par rapport aux témoignages de Talleyrand lui-même et de ses contemporains, l'emploi de documents inédits (tirés des Archives russes de politique étrangère), une grande maîtrise littéraire : tous ces avantages ont permis au savant soviétique d'écrire une étude fascinante par son style, profondément pensée, convaincante et frappante, qui sera lue avec intérêt et profit non seulement par les spécialistes de l'histoire, mais par des cercles bien plus larges.

Le prince Talleyrand, écrit E.V. Tarlé, a été appelé non pas seulement menteur, mais « père du mensonge ». Et en effet, personne, en aucun temps, n'a manifesté autant d'art dans la déformation consciente du vrai, et ce faisant autant d'adresse à conserver une nonchalance de grand seigneur, un air de détachement, un calme serein propre à l'âme la plus innocente, à la pureté angélique; personne n'a atteint, dans le maniement de la prétérition, autant de perfection que cet homme critiques qui le considéraient comme un des extraordinaires en son genre. Même les observateurs et

collection ambulante de tous les vices, ne l'ont presque jamais appelé hypocrite. Cette épithète ne lui convient pas : elle est trop faible, inexpressive. Talleyrand faisait à tout instant des choses qui, au fond, ne pouvaient se cacher, ne fût-ce qu'à cause de la nature même des circonstances : il acceptait des plénipotentiaires américains un pot de vin, deux millions de francs au début, et ensuite, au moment de la vente de la Louisiane, beaucoup plus ; il touchait presque quotidiennement des pots de vin d'innombrables souverains et potentats, allemands et non allemands, petits et gros, des banquiers et des cardinaux, des entrepreneurs et des présidents ; il demandait et obtenait un pot de vin des magnats polonais en 1807 ; il fut de fait l'assassin du Duc d'Enghien, contre qui il avait dirigé avec art les regards et la colère de Napoléon ; il a trahi et vendu au début l'Eglise catholique dans l'intérêt de la Révolution, ensuite la Révolution dans l'intérêt de Napoléon, ensuite Napoléon dans l'intérêt des Bourbons, ensuite les Bourbons dans l'intérêt des Orléans ; il a ménagé plus que personne la restauration des Bourbons en abandonnant perfidement Napoléon, et après leur chute il a aidé plus que personne à la reconnaissance rapide du « roi des barricades » par le gouvernement anglais et par le reste de l'Europe, et ainsi de suite à n'en plus finir. Toute sa vie n'a été qu'une série interminable de félonies et de trahisons, et toutes ses actions étaient reliées à de grandioses événements de l'histoire, elles se passaient sur la scène découverte du monde, elles s'expliquaient toujours (sans aucune exception) par des motifs manifestement cupides et elles s'accompagnaient immédiatement d'avantages matériels de caractère personnel (p. 24).

En caractérisant ainsi la carrière et le mode d'action de Talleyrand, Tarlé souligne que

la tradition de ruse, de fraude incessante et variée, de complète malhonnêteté, de violation traîtresse aussi bien de la lettre que de l'esprit des promesses et des traités les plus solennels, tout cela s'est heureusement transmis aux diplomates de la bourgeoisie depuis Talleyrand, de génération en génération, jusqu'à aujourd'hui.

L'auteur remarque cependant « le gouffre infranchissable entre les résultats *objectifs* de l'activité de Talleyrand et les résultats des artifices de ses actuels héritiers » (p. 15).

Talleyrand aidait la bourgeoisie à ensevelir le Moyen âge féodal, et il ne pouvait manquer de réussir. Ses tardifs héritiers de la période qui a précédé la deuxième guerre mondiale, par désir de sauver cette même bourgeoisie, s'efforçaient de faire tourner court l'histoire, de toute leur puissance ils aidaient en Europe les barbares fascistes d'Allemagne, qui faisaient effrontément revivre les pires aspects de ce même Moyen âge depuis longtemps disparu. Il est assez simple de comprendre que ceux-ci ne pouvaient rencontrer sur leur route sans espoir que des désillusions et des déconvenues honteuses (p. 16).

L'auteur rectifie avec bonheur les thèses des historiens bourgeois qui exagèrent sans retenue le rôle de Talleyrand dans les événements auxquels il a participé, en expliquant tous ses succès diplomatiques exclusivement par sa sagacité et son adresse et en passant sous silence les conditions objectives qui existaient en dehors de sa volonté et qu'il n'a fait qu'utiliser habilement.

On lit avec un intérêt particulier le chapitre III, où Tarlé expose en détail les relations secrètes de Talleyrand avec Alexandre I<sup>er</sup>, relations qui ont commencé en septembre 1808, lors de l'entrevue de l'empereur de Russie et de Napoléon à Erfurt. Les documents puisés par Tarlé dans des archives russes inédites fournissent un complément substantiel de ce qu'on trouve sur le sujet dans les anciens travaux (en particulier dans l'ouvrage d'Albert Vandal sur Napoléon et Alexandre I<sup>er</sup>). Les relations dont nous parlons se sont établies par l'intermédiaire d'un collaborateur de l'ambassadeur de Russie à Paris, le comte de Nesselrod (plus tard, vice-chancelier), mais Talleyrand écrivait déjà à Pétersbourg au ministre des Affaires étrangères, le comte Roumantsev (ou au comte Speransky). Bien que Talleyrand,

à cette date, ne fût plus ministre des Affaires étrangères, il gardait une situation influente, dont il tirait profit pour son activité d'espion. Les renseignements secrets que Talleyrand envoyait à Pétersbourg, — bien entendu, contre large rémunération, — ont été au début des plus précieux :

Il signalait que l'état de l'Armée française devenait plus mauvais qu'auparavant ; il indiquait (contrairement aux conseils de Napoléon) la nécessité de mettre rapidement fin à la guerre de Turquie ; il informait des plans rapprochés de Napoléon qui étaient parvenus jusqu'à lui (p. 113).

A compter du départ de Fouché, qui fut congédié du ministère de la Police le 15 juin 1810, les informations de Talleyrand diminuent fortement :

Natacha une fois partie (Natacha était le sobriquet conspiratif de Fouché. — A. M.), il lui devenait difficile de travailler.

L'activité de Talleyrand au Congrès de Vienne est exposée au chapitre V, un des plus étendus. A propos de cette activité, l'auteur remarque avec raison :

La France trouvait contre elle dans le Congrès, comme auparavant sur le champ de bataille, la coalition de toutes les puissances de premier ordre : Russie, Prusse, Autriche, Angleterre. Si ces puissances avaient réussi à maintenir dans le Congrès au moins une certaine unité d'action, Talleyrand aurait dû se soumettre entièrement. Mais les intérêts des puissances étaient contradictoires, et l'activité de Talleyrand trouvait un terrain réel où s'exercer (p. 177).

Talleyrand suit dans le détail le déploiement de l'activité de Talleyrand au Congrès de Vienne, en vue de tirer la France de son état d'isolement et d'accélérer l'inévitable dissolution de la coalition anti-française. Ce chapitre repose sur les documents de la police secrète d'Autriche qui ont été publiés pour la première fois en 1917 et qui jettent une vive lumière sur l'ambiance compliquée d'incessantes intrigues, de filatures, d'espionnage, dans laquelle se déroulait le travail du Congrès. On trouve dans ce chapitre un exposé détaillé des circonstances qui ont accompagné la signature du *Traité secret d'alliance défensive, conclu à Vienne entre l'Autriche, la Grande-Bretagne et la France contre la Russie et la Prusse le 3 janvier 1815*. En défendant les intérêts de la France, il va de soi qu'ici non plus, Talleyrand n'oubliait pas ses intérêts personnels et qu'il ne laissait pas perdre l'occasion d'encaisser encore des millions (versés par le roi de Saxe, le grand-duc de Bade, le roi de Naples).

L'attention est fortement retenue par le chapitre VII, qui décrit les quinze années de retraite de Talleyrand (septembre 1815 à septembre 1830). Le dépouillement de documents d'archives inédits a permis une fois de plus à l'auteur de découvrir une série de faits qui étaient restés inconnus jusqu'à présent. Ces faits montrent à merveille l'impudence du diplomate en congé dans le choix des moyens qu'il utilisait pour faire payer au gouvernement des Bourbons l'audace qu'il avait eue de se passer de ses services. On voit par un rapport de l'ambassadeur de Russie à Paris, le comte Pozzo di Borgo, qu'en 1817, lorsque le groupe de la réaction extrême se prononça à la Chambre des Pairs contre la nouvelle loi électorale en la déclarant trop radicale, c'est Talleyrand qui était à la tête de l'opposition : l'homme qui avait constamment condamné les ultras, s'associait maintenant à eux tout simplement pour couler le ministère. Dans un autre de ses rapports, Pozzo di Borgo raconte comment, cette même année 1817, Talleyrand essaya de susciter un incident international afin de nuire au ministère Richelieu-Decazes qui était alors aux

Affaires : pour en arriver là, Talleyrand accusa le directeur des Contributions indirectes, Barante, d'avoir outragé les Alliés, et cela devant le Commandant en chef des troupes d'occupation, le grand-duc Wellington (si l'accusation avait été confirmée, elle aurait pu causer un sérieux dommage à la France, mais Talleyrand ne se troublait pas pour si peu).

Vint la Révolution de juillet 1830, les Bourbons tombèrent, et l'orgueilleux vieillard vit s'ouvrir devant lui l'espérance de paraître encore une fois au premier plan de la scène politique, de recommencer à jouer un rôle en vue dans les affaires internationales. Cette suprême étape dans la longue carrière diplomatique de Talleyrand — la mission à Londres de 1830 à 1834 — est exposée en détails dans un grand nombre d'ouvrages. Cependant, ici encore, l'emploi de documents inédits, tirés des archives russes de politique étrangère, a permis au savant soviétique d'établir des faits restés inconnus des autres historiens. Il ressort d'un rapport de Pozzo di Borgo, daté du 11 (23) septembre 1830, que Talleyrand, à son départ pour Londres, a recommandé au ministre des Affaires étrangères du nouveau règne, le comte Molé, de renoncer à Alger, qui venait d'être conquise avant la Révolution de juillet, et cela pour répondre à un désir du cabinet anglais (p. 265).

La mission de Talleyrand à Londres a eu un plein succès : il a réussi à rapprocher l'Angleterre de la France et ainsi à améliorer d'une façon substantielle la position internationale de la Monarchie de Juillet. Il a réussi en même temps à toucher du roi de Hollande un pot de vin de 15.000 livres sterling en échange d'une délimitation du territoire hollandais et du territoire belge (sans parler du partage des dettes entre les deux pays) qui devait être beaucoup plus avantageuse pour la Hollande que pour la Belgique.

Cette découverte de documents entièrement nouveaux, remarque avec raison Tarlé, pourra quelque peu surprendre même ceux qui, semble-t-il, ne sont plus surpris de rien chez le prince Talleyrand. Millionnaire, représentant extraordinaire et plénipotentiaire de la France, vieillard au bord de la tombe, il continuait à toucher et à toucher des pots de vin qui ne lui servaient plus à rien, — par simple habitude, évidemment, comme d'autres s'adonnent jusqu'à la vieillesse à leur sport préféré ; ainsi Gladstone fendit son bois jusqu'à quatre-vingts ans et Kant fit tous les jours sa promenade par n'importe quel temps, jusqu'à un âge avancé (p. 273).

Talleyrand passa ses dernières années dans son château de Valençay, presque sans en sortir, et cette période est sans grand intérêt. Tarlé s'arrête pourtant sur un épisode de ce temps. Il décrit en vives couleurs l'impression que fit le dernier discours public du vieillard de 84 ans, discours qu'il prononça à une séance de l'Académie des Sciences morales et politiques le 3 mars 1838, deux mois et demi avant sa mort. Dans ce chant du cygne, adressé aux contemporains et aux générations futures, Talleyrand déclara qu'un ministre des Affaires étrangères parfait et irréprochable ne doit jamais oublier la sainteté, la responsabilité de sa fonction, qu'il doit être un vrai patriote, dévoué jusqu'au bout à son pays. Que des paroles aussi élevées fussent prononcées par un homme souillé de crimes et de trahisons, par un homme qui n'avait reculé devant rien pour avancer et pour s'enrichir, le fait ne suscita la protestation d'aucun de ceux qui entendirent le discours ou qui en lurent le compte-rendu dans la presse. La raison en est, comme Tarlé le montre, dans cette atmosphère de demi-légende et de demi-vérité qui s'était formée autour de la vie et de la personne de Talleyrand. Les historiens bourgeois ont exagéré sans retenue, et ils continuent d'exagérer le rôle personnel de Talleyrand

en 1814 et 1815 pour sauver l'intégrité du territoire français (en agissant ainsi, ils ont passé et ils passent sous silence l'influence décisive de la Russie sur la solution de cette question). On a exagéré et on exagère aussi les mérites personnels de Talleyrand en ce qui concerne le renforcement de la position internationale de la France dans les premières années de la Monarchie de Juillet.

Le livre nouveau de l'académicien Tarlé est un précieux enrichissement de l'histoire soviétique de la diplomatie, qui ne renferme pas encore beaucoup d'œuvres originales. Il est seulement dommage que l'auteur n'ait pas développé avec plus de détails sa thèse sur Talleyrand initiateur, parmi d'autres, de la diplomatie bourgeoise en France, et appliquant de ce fait, dans son action pratique, des méthodes différentes de celles qui étaient propres à la diplomatie de l'absolutisme féodal. On peut aussi regretter que l'auteur n'ait pas fait voir le mécanisme intérieur du ministère des Affaires étrangères de ce temps et n'ait pas dessiné la silhouette des principaux collaborateurs de Talleyrand au ministère. Il aurait fallu également éclairer de plus près la première mission diplomatique de Talleyrand à Londres en 1792.

La valeur du livre est rehaussée par la bibliographie des travaux et des indications des classiques du marxisme-léninisme sur la diplomatie bourgeoise, ainsi que par la liste des sources et des œuvres qui se rapportent à la vie et à l'activité de Talleyrand.

Relevons quelques inexactitudes, ou inadvertances, qui ont échappé à l'auteur et à celui qui a fait la revision du texte : Souvorov en Italie en 1799, et non en 1798 (p. 69); l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris pendant la Révolution s'appelait Gouverneur Morris et non le gouverneur Morris (p. 53); Charles X a abdiqué le 2 août, et non le 30 juillet (p. 360).